

REPRÉSAILLES : DEUX AVIONS FRANÇAIS ONT BOMBARDÉ STUTTGART

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.513. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

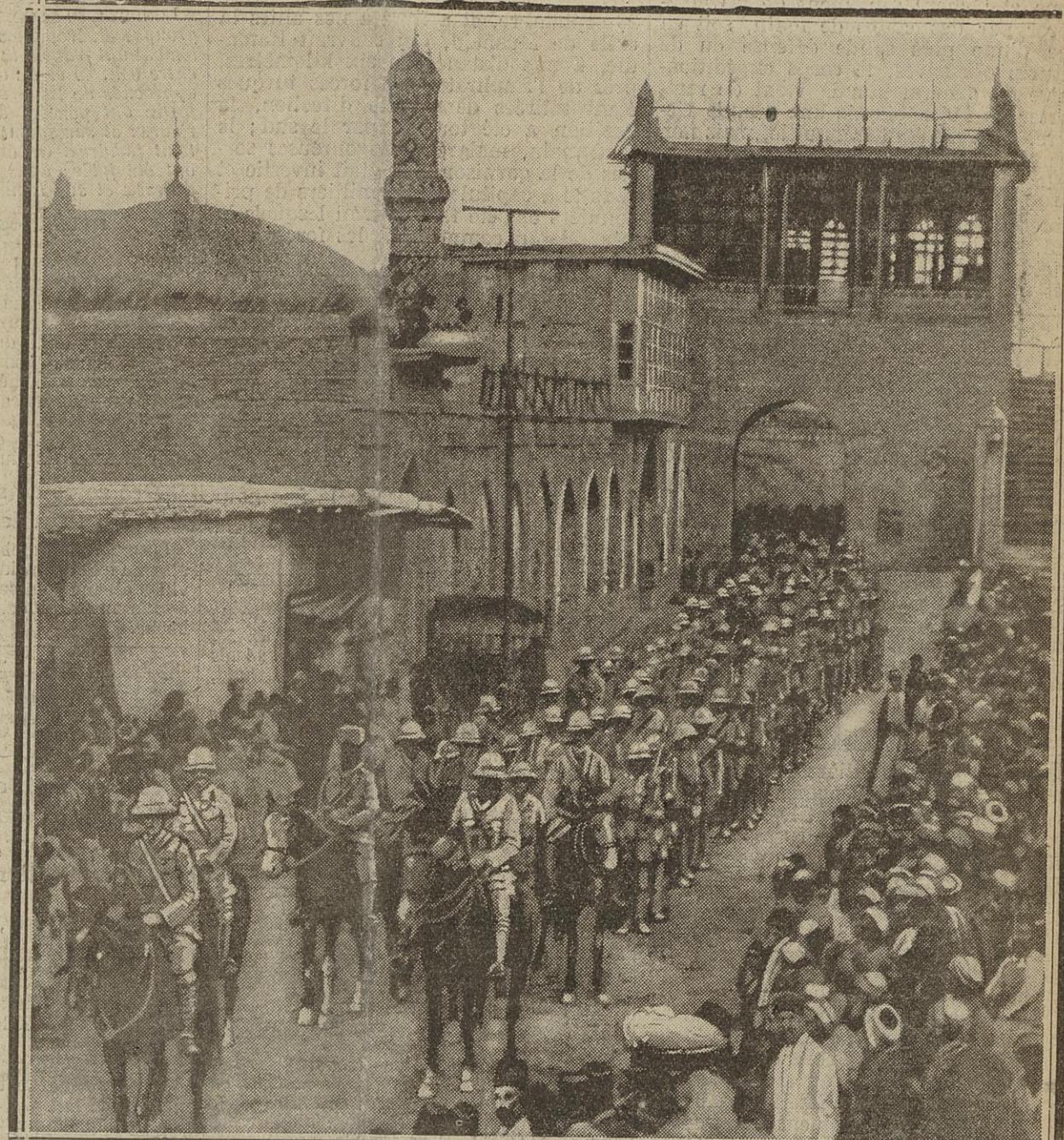
Mardi
2 OCTOBRE 1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
::: Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45 :::
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. — Tel. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

VICTOIRE DES TROUPES BRITANNIQUES EN MÉSOPOTAMIE



UN TANK DE L'ARMÉE DU GÉNÉRAL MAUDE



L'ENTRÉE DES ANGLAIS A BAGDAD LE 11 MARS 1917



CONVOI DE TURCS FAITS PRISONNIERS PAR L'ARMÉE ANGLAISE A L'OUEST DE BAGDAD ET S'EMBARQUANT A BASSORAH

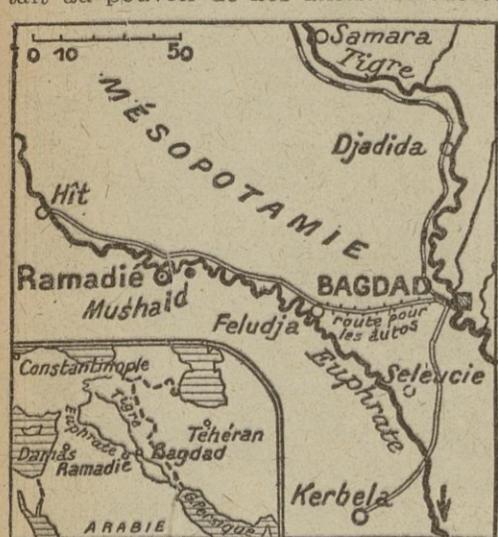
L'armée britannique du général Maude vient de remporter en Mésopotamie une grande victoire. Ayant encerclé Ramadie, ville située à 60 kilomètres à l'ouest de Bagdad, elle exerceait une vive pression et l'ennemi se rendait de toutes parts. Plusieurs milliers de

Turcs ont capitulé; parmi ceux-ci se trouve Ahmed bey, commandant en chef des forces adverses. Une quantité considérable d'armes, de munitions et de matériel a été capturé. Ainsi s'écroulent définitivement les projets allemands d'offensive sur Bagdad.

LA VICTOIRE BRITANNIQUE DANS LA RÉGION DE BAGDAD

Les troupes turques, retranchées dans la ville de Ramadié, sont contraintes de se rendre. Leur commandant en chef, Ahmed bey, est parmi les prisonniers, dont le total est de plusieurs milliers.

Pendant que, sur les différents fronts d'Europe, les armées gardent leurs positions et tâchent seulement de les améliorer par des coups de main, soit en vue d'une plus solide défense ou de futures offensives, le corps expéditionnaire du général Maude vient de remporter à Mésopotamie une grande victoire. Ce front était tranquille, mais non inactif, depuis le 20 août dernier. A cette date, les troupes turques du général Khalil avaient été battues à une centaine de kilomètres au nord-est de Bagdad, sur la rive gauche de la Diala, et rejetées de l'oasis de Chehrabani, qui restait au pouvoir de nos alliés. Ce succès



prenait une particulière importance à une époque où les événements intérieurs de Russie contraignaient le général Baratoff, chef des colonnes russes qui opéraient en Perse, à interrompre sa marche, renonçant provisoirement à la jonction avec les forces britanniques, et laissant aux Turcs la liberté de se retourner contre celles-ci avec tous leurs effectifs disponibles.

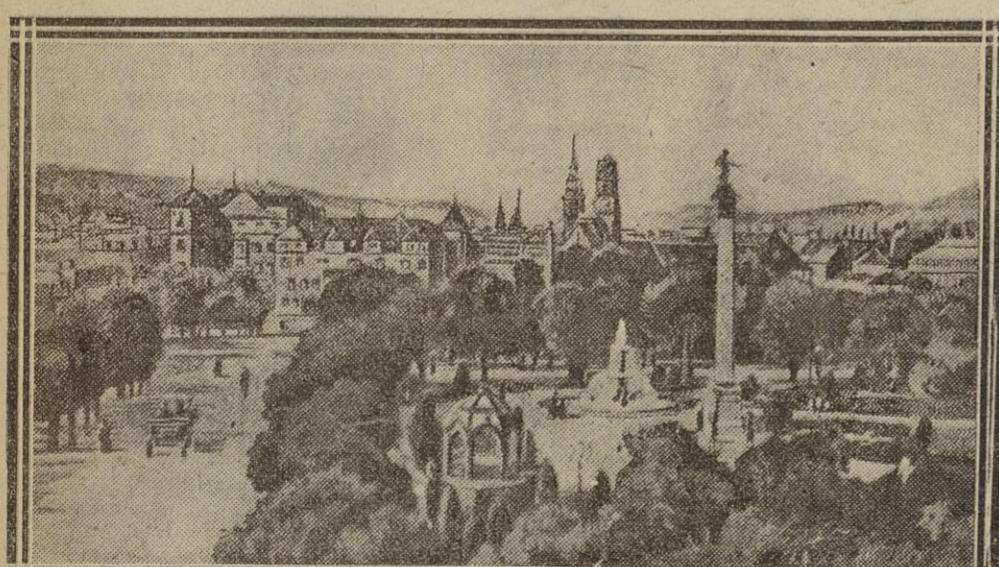
Aussi ne tardions-nous pas à apprendre que l'ennemi se préparait à la retraite. Les travaux du chemin de fer de Bagdad étaient poussés fiévreusement ; on espérait qu'au mois d'octobre le tronçon de Nisibin à Mossoul (240 kilomètres) serait entièrement terminé, et que, les tunnels du Taurus et de l'Amman étant livrés à la circulation, les trains arriveraient jusqu'à Alep sans transbordement. De vastes cantonnements étaient établis à Algo, des troupes y étaient rassemblées pour pouvoir être acheminées de là, selon les besoins, soit en Mésopotamie, soit en Palestine.

Déjà des transports étaient signalés dans la première de ces deux directions, et l'on parlait d'un voyage d'inspection qu'aurait fait le général Falkenhayn, avant de prendre le commandement des deux armées turques chargées de reprendre Bagdad.

Mais le général Maude a devancé l'initiative de l'adversaire. Le coup qu'il a porté aux Turcs paraît les avoir pris complètement au dépourvu. Ils s'attendaient sans doute à de nouvelles attaques au nord de Bagdad, et c'est de ce côté que le chemin de fer de Mossoul leur permettait d'amener le plus rapidement leurs renforts. C'est pourquoi le général Maude s'est porté, par une pointe hardie, dans la direction de l'ouest, par la route de caravanes qui conduit de Bagdad à Damas et passe

EN REPRESAILLES DES BOMBARDEMENTS DE BAR-LE-DUC

DEUX DE NOS AVIONS ONT LANCÉ SUR STUTTGART TROIS CENTS KILOS DE PROJECTILES



STUTTGART. — LA SCHLOSSPLATZ

OFFICIEL. — En représailles des bombardements effectués par les Allemands sur la ville ouverte de Bar-le-Duc, deux de nos avions ont lancé, dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre, 300 kilos de projectiles sur la ville fortifiée de Stuttgart.

L'aviation ennemie a bombardé, la nuit dernière, la région de Bar-le-Duc, causant des dégâts matériels et faisant plusieurs victimes. Dans la journée du 30 septembre, 5 avions allemands ont été abattus au cours de combats aériens ; 7 autres appareils ennemis sont tombés désembranés dans leurs lignes.

ÉCOLE Boulevard Poissounière, 19 PIGIER Rue de Rivoli, 53 Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

par Felujah, Ramadié, Hit et Kasr Amej. Le succès a été complet.

L'attaque a commencé par l'est, le 28 septembre, et a livré à nos alliés la crête de Mushaid, qui couvrait Ramadié, à une distance de six kilomètres, près de l'Euphrate. Les forces turques étaient attirées dans cette direction, la position a été tournée par le sud ; le lendemain, malgré de vigoureuses sorties de la garnison, elle était investie et réduite à capituler. Des milliers de prisonniers ont été faits, parmi lesquels le général qui commandait les forces turques en cette région.

Par cette avance, le corps expéditionnaire de Mésopotamie esquisse un mouvement de jonction avec les forces qui opèrent en Palestine. N'oublions pas que la pangermaniste *Gazette du Rhin et de Westphalie* déclarait, le 17 août dernier, que « la conquête de la Mésopotamie et de la Palestine est peut-être la plus importante acquisition de la Grande-Bretagne depuis le début de la guerre ». Le coup est des plus rudes, à la fois pour les intérêts de l'Allemagne et pour son prestige en Orient, déjà fortement atteint par la prise de Bagdad.

Jean VILLARS.

ONDRES, 1^{er} octobre. — Officiel. — Après avoir progressé dans la nuit du 27 au 28, le 28 de bon matin nous avons attaqué les positions avancées de l'ennemi de Mushaid, à 4 milles à l'est de Ramadié.

La crête de Mushaid fut occupée sans grandes difficultés et notre colonne, poursuivant son avance, s'éloigna de la rivière pour attaquer le gros de la position turque autour de Ramadié par le sud-est, notre cavalerie exécutant un large mouvement par l'ouest.

La bataille se poursuivit ardemment durant toute la journée du 28 ; le soir, nos troupes, ayant remporté les principales positions de l'ennemi, entouraient Ramadié par le sud et l'est dans un rayon de moins de deux milles, la cavalerie complétant le mouvement par l'ouest, tandis que l'Euphrate coule au nord de la ville.

Au cours de la nuit l'ennemi tenta de se faire jour par l'ouest, mais fut repoussé par la cavalerie.

Le 29, au petit jour, nos troupes reprirent l'offensive, et, vers 9 heures du matin, l'ennemi commença à se rendre de toutes parts.

Nous sommes emparés d'une quantité considérable d'armes, de munitions et de matériel et avons fait plusieurs milliers de prisonniers dont Ahmed bey, le commandant des forces turques. L'ennemi, surpris par la soudaineté de notre attaque, a visuellement laissé la totalité de la garnison entre nos mains.

Dans la nuit du 27 au 28 septembre, une autre de nos colonnes, opérant au nord-est de Bagdad, s'est, après un vif engagement avec un détachement de cavalerie turque, auquel elle infligea de séries pertes, épargnée de quatre prisonniers et de trois cents chevaux chargés de ravitaillement.

L'offensive turco-allemande rendue impossible

ROME, 1^{er} octobre. — Le correspondant militaire Mari, de l'*Idea Nazionale*, ne croit pas que l'ennemi tente en Mésopotamie un vaste effort pendant l'hiver :

« La grande offensive turco-allemande contre Bagdad paraît définitivement condamnée. D'après des nouvelles de source bulgare, le général von Falkenhayn, après un voyage d'inspection au front de Mésopotamie, aurait fait un rapport gravement pessimiste sur la situation militaire dans cette région, et conclu à l'impossibilité d'une grande offensive contre les lignes anglaises.

Au Ritz, l'heure du thé, qui est celle des papotages, fournit un nouveau sujet de conversation ; on délaissait Bolo pour aborder la question non moins actuelle du lait.

At Mirabeau, les gens qui reviennent de la campagne, disaient entre deux bouchées :

— Ce qui amuse dans la vie de Paris, c'est qu'elle est faite d'imprévu.

Dans les cafés, les consommateurs du classique café-crème étaient pris un peu au dépourvu lorsqu'on leur demandait ce qu'ils « désiraient prendre ».

Le café n'est acceptable que lorsqu'on sort de table. Le chocolat à l'eau fait faire la grimace. Les liqueurs sont interdites. Reste la gamme des apéritifs. Mais le souçon de lait avait au contraire pour mission de vous permettre d'attendre le dîner.

C'est dans les bars populaires que la mesure a été l'objet des critiques les plus nombreuses.

Nous vendions une moyenne de 180 litres par jour, nous dit-on dans un établissement du boulevard Montmartre. Les midiennes déjeunaient fréquemment chez nous d'un café-crème. Le voilà supprimé. Pour préparer le chocolat à l'eau, il faut une quantité beaucoup plus grande de chocolat, et ce produit est rare. Qu'il manque, et je me demande ce qui deviendra le déjeuner de ces petites ouvrières déjà réduit au minimum.

Remarquez qu'il nous reste du lait après neuf heures du matin. Notre clientèle, extrêmement variable, ne nous permet pas de prendre juste ce qu'il nous faut. Ce qui reste est donc perdu. Nous avons fait des provisions de lait condensé. Que vont-elles devenir ?

Un autre grand bar populaire propose une « nouvelle préparation toute spéciale (oh ! combien !) de chocolat sans lait » et un « excellent chocolat chaud ». Les clients haussent les épaules ou discutent.

Si nous étions sûrs que le lait économisé ici ira aux familles, aux vieillards et aux enfants qui en ont besoin, nous prendrions notre mal en patience. Mais la répartition ne se fera pas par quartier, selon les nécessités de chacun. Et puis, n'y a-t-il pas des enfants, des malades et des vieillards parmi les personnes qui ne vivent pas chez elles, parmi celles qui travaillent au dehors ? L'expérience des jours sans viande n'est-elle pas, d'autre part, la faillite des décrets ?

Pourquoi ne pas « contingenter » la consommation du lait ? C'est le seul système qu'on puisse établir sur une base solide et qui donne des résultats.

En attendant, le lait, qui coûte vingt-cinq centimes le litre avant la guerre, se paie maintenant soixante centimes, et il s'en perd chez les crémiers parce que ceux à qui on le réserve ne peuvent pas toujours le payer ce prix-là...»

Un tas de problèmes attendent solution dans ce seul verbe : produire, mais en ce qui concerne le lait.... — ROGER VALBELLE.

EXCELSIOR

LE CINQUIÈME RAID SUR LONDRES EN SEPT JOURS

Dimanche soir, dix avions allemands ont pu franchir les défenses extérieures des côtes anglaises. Quatre d'entre eux atteignirent Londres.

ONDRES, 30 septembre. — Officiel. — Deux groupes d'aéroplanes et d'autres volant isolément ont franchi la côte de Kent et d'Essex entre 6 h. 40 et 8 heures du soir et se sont approchés de Londres.

Dix ont pénétré dans les défenses extérieures et seulement quatre ou cinq ont atteint Londres. On annonce que des bombes ont été jetées dans les comtés de Kent et d'Essex et sur Londres.

Il y a neuf tués et quarante-deux blessés.

ONDRES, 1^{er} octobre. — Lord French publie le communiqué suivant :

« Les derniers rapports établissent que les pertes, à la suite du raid aérien de la dernière nuit sont, pour tous les districts de Londres, de neuf tués et quarante-deux blessés. Deux personnes seulement ont été tuées à Londres. Les dégâts matériels ne sont pas considérables. On annonce qu'un appareil ennemi a été abattu au large de Douvres.

Des raids de représailles seront effectués sur les villes allemandes

ONDRES, 1^{er} octobre. — Le *Daily Chronicle* affirme que des raids aériens anglais sur les villes allemandes seront bientôt effectués « sans merci », selon l'expression favorite

de Bolo pacha.

Plus de thé au lait, plus de café-crème !

C'est surtout aux midinettes, qui déjeunent sommairement, debout dans un bar, que la nouvelle restriction est sensible.

J'observais, hier, dans un thé élégant, de la façon que la clientèle s'accommodait du décret interdisant la consommation du lait après neuf heures du matin.

Une dame, auprès de moi, vitupérait le maître d'hôtel et le ministre du Ravitaillement.

— Ce régime de restrictions est insupportable ! Je ne mets dans mon thé qu'un peu de lait. On pouvait bien me l'accorder. Ah ! cette guerre !...

Un officier en retraite me confia :

— C'est cette même dame qui, en 1914, alors que les Allemands étaient aux portes de Paris, se plaignait chez Rumpelmayer de ne point trouver de marrons glacés. J'eusse affirmé l'authenticité de son étonnement.

Les autres habitués du lieu avaient l'air de se contenter de thé au citron, de chocolat à l'eau et de café simplement noir.

Aux glaces à la crème, la confiserie ingénue avait substitué des sorbets à la liqueur et aux fruits. Les gourmandises qui, la veille, se délectaient de gâteaux débordants de crème fouettée, déclaraient que les gâteaux fourrés n'étaient pas moins savoureux : une bonne chose peut disparaître ; l'essentiel est qu'elle soit remplacée par une meilleure.

Au Ritz, l'heure du thé, qui est celle des papotages, fournit un nouveau sujet de conversation ; on délaissait Bolo pour aborder la question non moins actuelle du lait.

At Mirabeau, les gens qui reviennent de la campagne, disaient entre deux bouchées :

— Ce qui amuse dans la vie de Paris, c'est qu'elle est faite d'imprévu.

Dans les cafés, les consommateurs du classique café-crème étaient pris un peu au dépourvu lorsqu'on leur demandait ce qu'ils « désiraient prendre ».

Le café n'est acceptable que lorsqu'on sort de table. Le chocolat à l'eau fait faire la grimace. Les liqueurs sont interdites. Reste la gamme des apéritifs. Mais le souçon de lait avait au contraire pour mission de vous permettre d'attendre le dîner.

C'est dans les bars populaires que la mesure a été l'objet des critiques les plus nombreuses.

Nous vendions une moyenne de 180 litres par jour, nous dit-on dans un établissement du boulevard Montmartre. Les midiennes déjeunaient fréquemment chez nous d'un café-crème. Le voilà supprimé. Pour préparer le chocolat à l'eau, il faut une quantité beaucoup plus grande de chocolat, et ce produit est rare. Qu'il manque, et je me demande ce qui deviendra le déjeuner de ces petites ouvrières déjà réduit au minimum.

Remarquez qu'il nous reste du lait après neuf heures du matin. Notre clientèle, extrêmement variable, ne nous permet pas de prendre juste ce qu'il nous faut. Ce qui reste est donc perdu. Nous avons fait des provisions de lait condensé. Que vont-elles devenir ?

Un autre grand bar populaire propose une « nouvelle préparation toute spéciale (oh ! combien !) de chocolat sans lait » et un « excellent chocolat chaud ». Les clients hauscent les épaules ou discutent.

Si nous étions sûrs que le lait économisé ici ira aux familles, aux vieillards et aux enfants qui en ont besoin, nous prendrions notre mal en patience. Mais la répartition ne se fera pas par quartier, selon les nécessités de chacun. Et puis, n'y a-t-il pas des enfants, des malades et des vieillards parmi les personnes qui ne vivent pas chez elles, parmi celles qui travaillent au dehors ? L'expérience des jours sans viande n'est-elle pas, d'autre part, la faillite des décrets ?

Pourquoi ne pas « contingenter » la consommation du lait ? C'est le seul système qu'on puisse établir sur une base solide et qui donne des résultats.

En attendant, le lait, qui coûte vingt-cinq centimes le litre avant la guerre, se paie maintenant soixante centimes, et il s'en perd chez les crémiers parce que ceux à qui on le réserve ne peuvent pas toujours le payer ce prix-là...»

Un autre grand bar populaire propose une « nouvelle préparation toute spéciale (oh ! combien !) de chocolat sans lait » et un « excellent chocolat chaud ». Les clients hauscent les épaules ou discutent.

Si nous étions sûrs que le lait économisé ici ira aux familles, aux vieillards et aux enfants qui en ont besoin, nous prendrions notre mal en patience. Mais la répartition ne se fera pas par quartier, selon les nécessités de chacun. Et puis, n'y a-t-il pas des enfants, des malades et des vieillards parmi les personnes qui ne vivent pas chez elles, parmi celles qui travaillent au dehors ? L'expérience des jours sans viande n'est-elle pas, d'autre part, la faillite des décrets ?

Pourquoi ne pas « contingenter » la consommation du lait ? C'est le seul système qu'on puisse établir sur une base solide et qui donne des résultats.

En attendant, le lait, qui coûte vingt-cinq centimes le litre avant la guerre, se paie maintenant soixante centimes, et il s'en perd chez les crémiers parce que ceux à qui on le réserve ne peuvent pas toujours le payer ce prix-là...»

Un autre grand bar populaire propose une « nouvelle préparation toute spéciale (oh ! combien !) de chocolat sans lait » et un « excellent chocolat chaud ». Les clients hauscent les épaules ou discutent.

Si nous étions sûrs que le lait économisé ici ira aux familles, aux vieillards et aux enfants qui en ont besoin, nous prendrions notre mal en patience. Mais la répartition ne se fera pas par quartier, selon les nécessités de chacun. Et puis, n'y a-t-il pas des enfants, des malades et des vieillards parmi les personnes qui ne vivent pas chez elles, parmi celles qui travaillent au dehors ? L'expérience des jours sans viande n'est-elle pas, d'autre part, la faillite des décrets ?

Pourquoi ne pas « contingenter » la consommation du lait ? C'est le seul système qu'on puisse établir sur une base solide et qui donne des résultats.

Un autre grand bar populaire propose une « nouvelle préparation toute spéciale (oh ! combien !) de chocolat sans lait » et un « excellent chocolat chaud ». Les clients hauscent les épaules ou discutent.

Si nous étions sûrs que le lait économisé ici ira aux familles, aux vieillards et aux enfants qui en ont besoin, nous prendrions notre mal en patience. Mais la répartition ne se fera pas par quartier, selon les nécessités de chacun. Et puis, n'y a-t-il pas des enfants, des malades et des vieillards parmi les personnes qui ne vivent pas chez elles, parmi celles qui travaillent au dehors ? L'expérience des jours sans viande n'est-elle pas, d'autre part, la faillite des décrets ?

Pourquoi ne pas « contingenter » la consommation du lait ? C'est le seul système qu'on puisse établir sur une base solide et qui donne des résultats.

Un autre grand bar

LE MOULIN MYSTÉRIEUX
PAR
ADRIEN VELY

Sermeuse, comme cela lui arrivait à peu près chaque soir, était sorti pour fumer un cigare. La gentille Mme Sermeuse avait passé dans le petit salon, dont elle éteignit les lumières, puis avait disparu pour aller donner quelques ordres. Il ne restait plus, dans le grand salon, que Le Huchet, Nelson Brown, le célèbre détective anglais, et moi. Mon illustre ami paraissait soucieux. Sa figure, impassible pour tout le monde, me décelait un trouble intérieur.

— Qu'avez-vous, mon vieux? lui demandai-je. Vous êtes en vacances, et vous l'avez déclaré vous-même: « Au diable les affaires sérieuses! » Nous sommes ici, en train de bien nous reposer, à la campagne, chez des hôtes charmants; il ne faut pas plus penser aux préoccupations que vous avez laissées à Paris.

— Qui vous dit que je n'en ai pas de nouvelles ici? me répliqua Nelson Brown.

— Auriez-vous découvert un crime dans ces parages?

— Peut-être, et cela me consterne.

— Pourquoi?

— Parce que c'est dans cette maison qu'il est, sans doute, en train de se commettre.

— Mais vous êtes fou!... Dans cette maison!... Que se passe-t-il?... Et qui serait capable de...?

— Ah! mon cher, je suis bouleversé des observations que j'ai faites et des déductions que j'en ai tirées... Vous avez certainement constaté, comme nous tous, que M. Sermeuse sort presque tous les soirs pour aller fumer...

— Oui... Eh bien, quel rapport?...

— Avant de partir, il monte dans sa chambre... Un soir que je me trouvais dans le jardin, j'ai vu, derrière sa fenêtre, une lumiére qui s'agitait...

— Si l'on n'a pas le droit de marcher dans sa chambre, une lumière à la main!...

— Attendez... Je suis plusieurs fois retourné dans le jardin à la même heure, et, chaque fois, la même lumière s'agitait, et de la même façon...

— Coincidence fortuite.

— Non... Mon expérience me permet d'affirmer qu'il s'agissait de signes...

— De signes... Mais à quoi?...

— Vous avez dû remarquer, sur la petite éminence, à trois kilomètres d'ici environ, un vieux moulin abandonné, presque en ruines...

— Oui... Et puis?

— Et puis, old fellow?... Eh bien, là-bas, dans le moulin, se répétaient les mêmes siennes lumineuses.

— Et vous en concluez?

— Que M. Sermeuse adresse des signaux à quelqu'un qui est dans le moulin, que ce quelqu'un lui répond et que M. Sermeuse va ensuite, quand la réponse l'y invite, retrouver son complice...

— Son complice!... Mais pourquoi?... Dans quel dessein?...

— Nous sommes en guerre, ami.

— Bravo!... Très amusant! s'écria Le Huchet, que ravissait tout ce qui pouvait le rapprocher de la gentille Mme Sermeuse.

— Je ne sais pas si c'est amusant, riposta sévèrement Nelson Brown... Tout ce que je sais, c'est que je compte bien tirer cette affaire au clair, et dès ce soir...

— Mais enfin, protestai-je, avec véhémence, je connais Sermeuse depuis plus de vingt ans, et je réponds de lui comme de moi-même!...

— Raison de plus pour faire éclater son innocence... Mais j'ai bien peur, ami, que cela ne soit bien difficile!... En tout cas, mon parti est pris... Je vais sans tarder au moulin mystérieux...

— Mais il y a peut-être du danger, fit Le Huchet... Je vous accompagne...

— Vous avez raison, Brown, ajoutai-je... Tout plutôt que le doute... Je vous accompagne aussi...

— Et moi aussi, je vous accompagnerai! vociféra soudain la gentille Mme Sermeuse en sortant impétueusement du petit salon d'où elle avait entendu notre conversation.

Sa joie figure rayonnait d'exaltation patriotique.

— Si mon mari est infâme, clama-t-elle, je veux être la première à le démasquer!...

Venex, Le Huchet!... Elle prit le bras de Le Huchet, tout frétilant d'aise et d'espoir, et s'élança au dehors. Nous la suivîmes, Nelson Brown et moi. Trois quarts d'heure plus tard, notre petite troupe arrivait au moulin.

C'était une sombre bâtie, lézardée, ajourée par endroits, toute branlante, et qui dût sembler à l'effondrement au premier souffle de vent. Rien n'y trahissait la présence d'aucun être vivant, sauf les hiboux et les rats qui, sans doute, y avaient été domiciliés.

— Eh bien, dis-je, triomphant, à Nelson Brown... Personne!...

— Laissez-moi faire le tour de cette carcasse et l'inspecter dans ses détails.

Il s'éloigna dans l'ombre, et revint au bout de quelques minutes.

— Suivez-moi, fit-il à voix basse.

Il nous conduisit jusqu'à un pan de muraille encore debout, dans la partie la plus intacte du moulin. Une petite porte y était parfaitement visible, grâce à une faible lumiére qui filtrait entre ses jointures.

— C'est là, prononça-t-il avec gravité.

Mon cœur dansait dans ma poitrine. La gentille Mme Sermeuse, défaillante, se cramponnait au bras de Le Huchet souriant. Qu'allions-nous découvrir? Nelson Brown, d'une voix forte, commanda:

— Ouvrez, Sermeuse, ou nous enfonçons la porte!

Nous percâmes un remue-ménage de l'autre côté du mur. La porte s'ouvrit. Et Sermeuse parut, pâle, la figure décomposée.

— Vous!... Vous!... balbutia-t-il. Et vous aussi, ma chère!...

Derrière lui, nous distinguions une chambre assez bien meublée.

— Sermeuse, prononça solennellement Nelson Brown, vous vous êtes rendu coupable d'un crime odieux envers la patrie... Livrez-nous d'abord votre complice... Quant à vous...

Il lui tendit un revolver.

À ce moment, une portière, dans la chambre, remua, et l'on entendit une voix jeune et bien timbrée:

— Contre la patrie? Ah! non! J'aime mieux tout avouer... Le complice, c'est moi! Et nous vîmes sortir, de derrière la portière, une soudaine relève, la délicieuse Charlequine, qui s'écria, furibonde:

— Quel est l'imbécile qui a fait ce beau travail?

Nelson Brown ne répondit pas.

Adrien VELY.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATINCe que l'on dit
à l'étrangerMENACES ALLEMANDES
CONTRE LA NEUTRALITÉ HOLLANDAISE

La Gazette de Voss:

Les sentiments d'hostilité envers l'Allemagne, toujours latents à Amsterdam, s'y manifestent aujourd'hui publiquement et sans la moindre gêne.

La Hollande va au-devant d'un hiver difficile. La répercussion du malaise qu'elle éprouve, dans la vie matérielle, s'accentue. Ce sa haine envers l'Allemagne. Le Hollandais manque de l'esprit politique qui permet les vues d'ensemble, et il est persuadé que l'Allemagne n'est la seule et unique cause de tous les maux que la guerre entraîne pour lui.

A Amsterdam, la mauvaise humeur se traduit volontiers par des désordres dans la rue. Des tumultes auxquels a donné lieu, il y a deux mois, la visite des pommes de terre, a confirmé cette tradition.

Le gouvernement hollandais paraît n'être pas libre de toute préoccupation, puisqu'il vient de renforcer notamment la garnison d'Amsterdam.

Il est de son intérêt de prendre toutes les mesures propres à empêcher que le mécontentement ne prenne, au cours de l'hiver prochain, des formes qui compromettent les bonnes relations de la Hollande avec l'Allemagne.

L'affaire Gaston Routier

Nous avons annoncé, hier, que M. Prieto avait été chargé d'arrêter Gaston Routier. De l'enquête, il semble résultier que le Journal de la Paix, que devait fonder Routier à Madrid, était subventionné directement par von Krohn, l'attaché militaire allemand en Espagne.

On dit également que la femme de Gaston Routier, qui s'était fait admettre comme infirmière dans un hôpital d'une ville du Midi, dut être expulsée pour ses propos antifrançais.

Et cette affaire est déjà vieille, paraît-il, de deux ans!

La fièvre typhoïde disparaît
de nos armées

Pratiquement, la typhoïde est disparue de nos armées. C'est en ces termes que le professeur Richet terminait, devant l'Académie, l'exposé des recherches du professeur Vincent.

Au cours de l'hiver 1914, les hommes atteints de la typhoïde représentaient une moyenne de 7 pour mille. Les vaccinations entreprises au début de l'année 1915 réduisirent considérablement ce pourcentage. En 1917, la morbidité par mois n'a pas atteint 70 hommes par million; trois décès par million ont été enregistrés mensuellement.

La découverte du vaccin antityphoïde a économisé au moins 200.000 vies humaines.

A la mémoire de Guynemer

M. Joseph Lasies, député de Paris, vient de déposer un projet de résolution pour inviter le gouvernement à faire placer au Panthéon une inscription destinée à perpétuer la mémoire du capitaine Guynemer « symbole des aspirations et des enthousiasmes de l'armée et de la nation ».

Bourse de Paris du 1er octobre 1917

VALEURS Cours précédent Cours du jour VALEURS Cours précédent Cours du jour

PARQUET Ob. Fonc. 1885 339 — 339 75

5 0/0 non libér. 85 30 — 85 30 382 50

5 0/0 libér. 85 30 85 30 189 200 205

3 0/0 amort. 69 45 69 45 198 350 388 ..

3 0/0 libér. 60 40 60 40 60 39 197 116 385 ..

3 1/2 1/2 89 — 89 197 116 385 ..

Tunis 1892. 335 .. 331 50 187 25 365 ..

Afrique Occident. 370 .. 370 .. 187 25 365 ..

1885. 546 50 545 .. 187 25 365 ..

1887. 381 50 384 .. 187 25 365 ..

1892. 261 .. 261 .. 187 25 365 ..

1898. 304 .. 304 .. 187 25 365 ..

1908. 289 .. 289 .. 187 25 365 ..

1910 3 % 287 .. 287 .. 187 25 365 ..

1912. 227 .. 227 .. 187 25 365 ..

1917 5 1/2. 497 .. 497 .. 187 25 365 ..

1887. 63 .. 63 .. 187 25 365 ..

1890 3 % 56 50 56 50 187 25 365 ..

1892. 57 50 57 50 187 25 365 ..

1891 3 % 48 50 48 50 187 25 365 ..

Espagne extér. 111 15 .. 111 15 187 25 365 ..

Italie 3 1/2. 65 20 .. 65 20 187 25 365 ..

Turc unifié. 61 .. 61 .. 187 25 365 ..

Chine 1898. 410 .. 410 .. 187 25 365 ..

Argentine 1895. 416 50 416 50 187 25 365 ..

Algérie 1910. 88 10 88 10 187 25 365 ..

Bourse de France. 5280 .. 5280 .. 187 25 365 ..

Comp. d'Excamb. 773 .. 773 .. 187 25 365 ..

Crédit Lyonnais. 1147 .. 1145 .. 187 25 365 ..

Ob. Com. 1878. 439 .. 441 .. 187 25 365 ..

— 1881. 308 .. 306 .. 187 25 365 ..

1889. 380 .. 338 .. 187 25 365 ..

1891. 480 .. 466 .. 187 25 365 ..

1893. 325 .. 325 .. 187 25 365 ..

1885. 335 .. 331 50 .. 187 25 365 ..

1888. 325 .. 325 .. 187 25 365 ..

1889. 325 .. 325 .. 187 25 365 ..

1890. 325 .. 325 .. 187 25 365 ..

1891. 325 .. 325 .. 187 25 365 ..

1892. 325 .. 325 .. 187 25 365 ..

1893. 325 .. 325 .. 187 25 365 ..

1894. 325 .. 325 .. 187 25 365 ..

1895. 325 .. 325 .. 187 25 365 ..

1896. 325 .. 325 .. 187 25 365 ..

1897. 325 .. 325 .. 187 25 365 ..

1898. 325 .. 325 .. 187 25 365 ..

1899. 325 .. 325 .. 187 25 365 ..

1900. 325 .. 325 .. 187 25 365 ..

CORPS DIPLOMATIQUE

— Un déjeuner a été offert, à l'hôtel Ritz, par M. Juan Carlos Blanco, ministre de l'Uruguay à Paris, en l'honneur de M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique. M. Blanco a tenu à inviter à cette démonstration tous les représentants des pays d'Amérique à Paris.

Le ministre de l'Uruguay a porté un toast à la solidarité américaine, à M. Sharp, et a salué en sa personne les Etats-Unis d'Amérique. M. Sharp a remercié chaleureusement et s'est montré très touché de cette démonstration de vive sympathie.

— M. Bie Raondal, ancien consul général d'Amérique à Constantinople, et Mrs Raondal s'installent définitivement à Paris. Un des fils du consul est aux armées.

INFORMATIONS

— Le cardinal Bourne, remis de la longue indisposition dont il souffrait depuis trois mois, est de retour à Londres.

— Beaucoup de monde en ce moment aux îles Borromées. Citons entre autres :

Princesse Boncompagni, duchesse de Sermoneta, l'ambassadeur M. Bollati, baron de Rengers, ministre des Pays-Bas; princesse de Viggiano et sa fille, la marquise Medici del Vascello, lord et lady Dudgeon, M. Krupensky, ancien ambassadeur de Russie à Rome; princesse Colonna San Teodoro, comtesse Morosini, marquis et marquise Palavicino, comte Greppi, marquis Visconti-Venosta, duc de San Clemente, marquis et marquise Spinola, marquis dal Pozzo.

MARIAGES

— De nombreuses personnalités de la colonie française de Londres assistaient au mariage de Mlle Elisabeth de La Panouse, fille du général vicomte de La Panouse, attaché militaire à l'ambassade de France en Angleterre, et de la vicomtesse, née de Wendel, avec le comte Alphonse de La Bourdonnaye, capitaine d'infanterie, fils du marquis de La Bourdonnaye, décédé, et de la marquise de



LES MARIÉS SORTANT DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME-DE-FRANCE

La Bourdonnaye, mariage célébré, ainsi que nous l'avons dit, le 28 septembre.

— Notre excellent collaborateur Léon Groc, actuellement sergent au 5^e d'infanterie, vient d'épouser, à Bois-Colombes, dans la plus stricte intimité, Mlle Juliette Florentin, sœur d'un de ses camarades du front.

— Le mariage du docteur Robert Vanderschel, médecin aide-major, interne des hôpitaux de Paris, avec Mlle Anne-Marie Vartejano, fille du général, décédé, et de Mme Vartejano, vient d'être célébré à Jassy (Roumanie).

CITATIONS

— Le maréchal des logis Octavio de Souza-Dantas, neveu du consul général du Brésil en France, vient d'être cité en ces termes :

“Citoyen brésilien. Engagé volontaire pour la durée de la guerre dès les premiers jours de la campagne. Est venu tout de suite au front et y est resté près de deux années, donnant à tous le plus bel exemple de gaîté, d'endurance et d'énergie. Maréchal des logis grenadier, a fait preuve en diverses circonstances, dans les tranchées, du plus brillant courage ; n'a quitté son escadron que terrassé par la maladie et sur l'ordre du médecin.”

BIENFAISANCE

— Deux mille infirmières australiennes sont en ce moment au front franco-britannique et dans les hôpitaux.

VETEMENTS draperie anglaise et TOUS ARTICLES SPORTS A PRIX REDUITS. Catalogue gratis. ELIMS PIERRE 104 Montmartre, 162, av. Malakoff, Paris. Sac gratis à tout achat de 10 francs.

JE GUERIS LA HERNIE Nouvelle Méthode de Ch. Courtois. Spécialiste. 30, Faubourg Montmartre, 30, Paris (le 1^{er} étage). Cabinet ouvert tous les jours de 9 à 11 et de 2 à 6 heures.

ACCUMULATEUR POL pour lampe poche se recharge plus de 100 fois. Une charge donne même durée éclairage continu que 6 piles sèches. Notice Franco. — CRISTEL, ingénieur, Rouen.

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

EXCELSIOR

Les tireurs de tranchées allemands ont un nouveau masque



CE MASQUE A ÉTÉ REVETU PAR UN CANADIEN QUI EN A CAPTURE LE PROPRIÉTAIRE
Entièrement en acier, ce nouveau masque protecteur des tireurs d'élite de l'armée allemande constitue une cuirasse effective. Il est à peine fendu à la hauteur des yeux, juste assez pour que le regard rencontre exactement le viseur dans le champ de cran de la hausse. L'encoche permet d'épauler le fusil.

BLOC-NOTES

LES Mériel ont un petit garçon de dix ans qu'ils ont décidé de mettre au lycée. Les Valmondois ont également un petit garçon du même âge qui sera lycéen tout à l'heure.

Tous en ciselant les parfaits sonnets de la Couleur des Heures, tout en écrivant d'exquises Ballades, tout en traduisant des romans et des contes russes, et en mettant en vers français d'une frappe sonore les tragédies grecques, il a trouvé moyen d'être un employé excellent, un rédacteur, puis un chef de bureau de premier ordre, à qui, volontiers, l'administration s'adresse quand il y a un dossier difficile à débrouiller, un rapport délicat à rédiger.

Et ceci aurait sans doute bien étonné Paul Verlaine.

Les deux jeunes femmes se sont rencontrées hier, au « thé » d'une amie commune. Ce fut un beau tapage ! Nous étions une dizaine de personnes présentes, quand, survenant au même moment, Mmes Mériel et Valmondois conférèrent leur petite histoire. Au bout de cinq minutes, chacun avait sur la question de l'Internat son opinion définitive, et la hurlait !

Qu'une telle question passionne les familles, aussi bien que toutes celles qui touchent à l'éducation de nos enfants, je le comprends très bien. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'un problème si simple, au fond, soit pour des gens sensés l'occasion de proférer tant de bêtises.

Il y a une quarantaine d'années, la mode était encore, dans la bourgeoisie, de faire, du fils qu'on mettait au lycée, un « pensionnaire ». La mode a changé. On s'est mis à dorloter les enfants. On leur a demandé conseil sur la façon dont ils désireraient être élevés. L'Externat leur a paru le régime le plus supportable, — ou le moins affreux de tous ; et, petit à petit (je m'en souviens très bien), j'ai vu se répandre dans les familles cette opinion qu'enfermer un enfant au lycée comme interne, c'était imposer la torture à son esprit et à son cœur ; le démoraliser, le pervertir... je ne sais quoi encore.

Et voici qu'une réaction se dessine. L'opinion change. On recommence à se disputer dans les familles et autour des tasses de thé sur la question de l'Internat, ce qui prouve qu'on recommence à penser, ça et là, qu'il est des internats qui ne sont ni des claustres, ni des supplices, ni des moyens d'abréger l'enfance.

Il peut même arriver que le contraire se produise, et qu'eloigner l'enfant du foyer familial, ce soit le sauver. Les Mériel sont de très braves gens, mais incapables de diriger l'éducation d'un fils. C'est une maison où l'on dort trop, où l'on fait trop de bruit, où le travail est rendu difficile aux enfants par la façon même dont, autour d'eux, la vie des parents est organisée. Ils l'ont très bien compris ; et les Valmondois ont peut-être des raisons également bonnes de vouloir que leur enfant soit élevé autrement que le petit Mériel ne va l'être.

L'expérience m'a prouvé qu'en matière d'éducation il n'y a pas de système bon ou mauvais ; il y a des cas, et, en face de chaque cas, une solution raisonnable.

Mais tant de gens trouvent plus amusant, il est vrai, de se disputer !

quelque part du « temps où il étonnait l'Hôtel de Ville par sa fainéantise ».

Et voilà où est l'originalité d'Ernest Jau- bert !

Tout en ciselant les parfaits sonnets de la Couleur des Heures, tout en écrivant d'exquises Ballades, tout en traduisant des romans et des contes russes, et en mettant en vers français d'une frappe sonore les tragédies grecques, il a trouvé moyen d'être un employé excellent, un rédacteur, puis un chef de bureau de premier ordre, à qui, volontiers, l'administration s'adresse quand il y a un dossier difficile à débrouiller, un rapport délicat à rédiger.

Et ceci aurait sans doute bien étonné Paul Verlaine.

MINUIT BIS

Dans la nuit du 6 au 7 octobre, nous allons vivre une heure sans nom. Cette heure-là, M. Desplas — agissant à l'instigation de M. Honnorat et dans un but louable d'économie civique — l'avait mise de côté. M. Claveyrol va nous la rendre ; on dit qu'il ne nous la rendra pas avec usure.

Ce n'est que justice. Le député de Loudéac nous doit des explications, mais le ministère des Travaux publics nous devait une heure.

Qu'il nous la restitue ! Nous en avons besoin : la guerre est longue, mais la vie est courte.

Il est permis de se demander jusqu'à quel point le procédé qui consiste à frustrer le public d'une heure de printemps — c'est-à-dire de quelque chose de ravissant, de parfumé, de vernal — pour lui donner, en échange, une heure supplémentaire d'automne, lourde de la mélancolie des vendanges décevantes, est de bonne guerre ? Mais il y a la guerre, ce qui excuse tout.

Maintenant, cette heure complémentaire dont nous allons être gratifiés sera-t-elle une « petite heure » ou une « grande heure » ? Sera-t-elle exquise ou indue ? Si minuit bis sera celle des châtiments ?...

Bah ! ne cherchons pas minuit à vingt-cinq heures, et réjouissons-nous tout simplement — comme l'un de mes fils, dont la permission doit être accordée au commencement d'octobre, et qui (tout heureux de voir ses sept jours comporter 169 heures d'horloge, au lieu de 168) m'écrivait, l'autre jour : « Comme ça, mademoiselle, je vais toucher une heure de rabbit... »

Quelles seront au juste les répercussions d'un tel événement sur la vie sociale ? Les journaux en profitent pour retarder leur Dernière Heure, et les journalistes pour s'accorder une heure de répit. Je sais, une cantatrice mondaine qui, sans doute, ne perdra pas une si belle occasion d'organiser une heure de musique, et une cantatrice demi-mondaine, connue pour son inexactitude, qui sera partout en retard au moins d'une heure, le jour suivant.

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondeur demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Trêve de digressions ! Une heure exceptionnelle, unique — unique dans son genre — va sonner. Et M. Honnorat de s'écrier : « A la bonne heure ! » Mais ne craint-il pas (en la mettant à ce régime alterné d'avance et de recul stratégiques de détrouper l'horloge des siècles) — SIMONE DE CAILLAVET.

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Trêve de digressions ! Une heure exceptionnelle, unique — unique dans son genre — va sonner. Et M. Honnorat de s'écrier : « A la bonne heure ! » Mais ne craint-il pas (en la mettant à ce régime alterné d'avance et de recul stratégiques de détrouper l'horloge des siècles) — SIMONE DE CAILLAVET.

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?

Quant à moi, je ne vous cacherai pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empêris du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles IIV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste ?